

Bulletin d'histoire politique

Les orphelins de guerre canadiens de la Deuxième Guerre mondiale, ces grands oubliés

Pierre Vennat



Volume 19, numéro 1, automne 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1056022ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1056022ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Bulletin d'histoire politique
VLB Éditeur

ISSN

1201-0421 (imprimé)
1929-7653 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Vennat, P. (2010). Les orphelins de guerre canadiens de la Deuxième Guerre mondiale, ces grands oubliés. *Bulletin d'histoire politique*, 19(1), 129–133.
<https://doi.org/10.7202/1056022ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 2010

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Les orphelins de guerre canadiens de la Deuxième Guerre mondiale, ces grands oubliés

PIERRE VENNAT

Journaliste-historien et orphelin de guerre

Par les temps qui courent, le défilé, maintes fois répété, de cercueils drapés de l'unifolié, porté à bout de bras par des camarades éprouvés et arrivant au pays, touche la population. L'attention, légitime, apportée non seulement au sort des victimes canadiennes en Afghanistan, mais aux veuves et aux orphelins qu'ils laissent derrière eux, masque cependant une réalité qu'à peu près personne ne signale. Ces morts au combat sont les premiers à être rapatriés au pays.

Beaucoup a été écrit sur la Deuxième Guerre mondiale. Malheureusement, il se trouve encore de grands absents dans ces travaux : les enfants de ces militaires, les orphelins et également les veuves qu'ils ont laissés derrière eux. Au bureau chef d'*Anciens Combattants Canada* à Charlottetown, dans l'Île-du-Prince-Édouard, on m'a expliqué que « les statistiques d'*Anciens Combattants Canada* sont tirées des *Livres du Souvenir* et indiquent que 44 956 combattants sont morts durant la Seconde Guerre mondiale. Nous sommes désolés, mais nous ne sommes pas au courant de statistiques au sujet du nombre d'orphelins qui ont résulté de ces morts ». En un mot, malgré toutes ses belles paroles sur le « devoir de mémoire », *Anciens combattants Canada* ne s'est jamais intéressé aux orphelins et veuves des militaires de la Deuxième Guerre mondiale, décédés au champ d'honneur, si ce n'est que pour leur verser durant un temps des allocations.

Le Canada, comme d'ailleurs la plupart des pays à l'exception de la France, ne compte pas d'association regroupant ses orphelins de guerre. Pourtant, il existe tout de même au Canada un organisme qui a consacré ses énergies à l'expérience d'orphelins de guerre européens établis au pays à la suite de la Deuxième Guerre mondiale. Entre 1947 et 1949, 1123 orphelins de guerre juifs furent admis au Canada dans le cadre du Projet des orphelins de guerre. Le Vancouver Holocaust Education Centre a conçu

un montage virtuel, dans les deux langues, à partir des témoignages et des objets utilisés par ces orphelins, de façon à ce que soit mieux connue leur histoire de courage et de résistance et des efforts infatigables de tous ceux qui les ont aidés. Pourquoi le gouvernement canadien, ou quelque organisme voué à la diffusion populaire de l'histoire canadienne et de son passé militaire n'ont-ils pas pensé à concevoir un projet semblable ?

Même nos régiments ne se sont jamais souciés du sort des enfants de leurs membres morts au combat durant la Deuxième Guerre mondiale. Les histoires régimentaires n'en parlent pas ; on publie souvent la liste des morts au champ d'honneur, mais on n'a pas gardé contact avec leurs familles, encore moins avec leurs enfants. Les Canadiens ont fini par oublier que les milliers de soldats canadiens morts au cours de la Deuxième Guerre mondiale, comme ceux décédés lors de la Première ou de la Guerre de Corée ont été enterrés sur place ou tout près, bref dans des cimetières militaires administrés par la Commonwealth War Grave.

Lors des commémorations à l'étranger, on n'invite qu'un petit nombre de vétérans aux frais de l'État, mais bon nombre de députés, fonctionnaires, sénateurs, journalistes et même quelques fois des conjointes de ministres. Mais jamais de veuves de guerre, de mères de soldats morts au front ou d'orphelins. Comme s'ils n'avaient pas, officiellement du moins, leur place à ces commémorations. Pourtant, n'y aurait-il pas une meilleure façon de perpétuer la mémoire de nos soldats des Première et Deuxième Guerres mondiales et de celle de Corée, que de permettre à leurs enfants, petits-enfants, frères et sœurs et cousins de se rendre là où ils ont servi, se sont battus et souvent y ont été blessés ou perdu la vie ?

On l'oublie mais les combats les plus meurtriers ont souvent eu lieu loin des grands centres. Les cimetières militaires ne sont pas situés près des aéroports. Quelqu'un qui veut s'y rendre doit donc prendre l'avion jusqu'à un aéroport international, puis emprunter un autre moyen de transport jusqu'à destination. Qu'on ne vienne pas me faire croire qu'à part quelques exceptions, les parents de tous ces militaires ont l'argent pour entreprendre pareille expédition.

Le principal point commun à tous les orphelins de guerre, c'est leur désir d'en savoir plus long sur ce père qu'ils n'ont pour ainsi dire jamais connu. Pour eux, leur père est une figure mythique. Par définition, on imagine toujours son père plus vieux que soi. Il n'y a que dans les films de guerre que les combattants sont souvent plus vieux que 30 ans. Dans la vraie vie, c'étaient de jeunes hommes, quelques fois à peine sortis de l'adolescence. Que dire des mères ? Je suis fier de mon père, mais sa guerre n'aura duré que douze minutes avant qu'il ne soit mortellement touché. Ma mère, elle, nous a élevés, mon frère et moi, envoyés à l'université, à une époque où l'éducation gratuite n'existait pas au Québec. Dans mon esprit, ma mère est tout autant une héroïne que mon père.

Bien que les écrits sur les orphelins de guerre soient rares et qu'il soit difficile de les recenser, j'ai toutefois, depuis quelques mois, pris contact avec un certain nombre d'entre eux et essayé de trouver tout ce qui pouvait avoir été écrit sur le sujet au pays. Chaque témoignage étant unique, j'ai voulu sauf dans un cas, puisque l'auteure s'est manifestée publiquement, respecter l'anonymat.

Le principal point commun de ces témoignages semble être le fait que les enfants des militaires morts au combat étaient trop jeunes au moment du décès pour en conserver un vrai souvenir. Et que ce père inconnu aurait pu être leur fils peut-être même leur petit-fils. Ce n'est que plus tard qu'ils en ont voulu en savoir davantage sur ce papa un peu mythique, à travers les témoignages oraux de ceux qui l'ont connu, à travers des photos, des lettres aussi.

Par ailleurs, si l'on trouve un certain nombre de lettres que les militaires disparus ont adressées à leur famille et plus particulièrement à leur épouse avant leur décès, on ne possède à peu près pas de copie des lettres que leurs épouses leur ont adressées et bien peu de veuves de guerre ont, par la suite, écrit leurs impressions. Difficile, donc, pour les orphelins de guerre, de savoir exactement quel était l'état d'esprit de leur mère lorsqu'elle a appris la tragique nouvelle ni durant les années de leur enfance.

Même Jacqueline Biéler qui en 2008 publia sa version de l'histoire de son père, qui, parachuté dans le nord-est de la France, avant d'être arrêté, torturé et finalement exécuté en septembre 1944, dans un camp allemand, sans avoir ouvert la bouche, était intéressée non pas aux gestes d'héroïsme de son père mais à essayer de découvrir l'homme derrière les médailles.

Ce qui touche le plus les orphelins, c'est quand on leur souligne un point de ressemblance physique ou psychologique avec le père qu'ils n'ont pas connu. Ils ont besoin qu'on leur mentionne les ressemblances physiques, les manies, les goûts communs qu'ils partagent, par hérédité, avec le père inconnu. Cela crée un sentiment d'appartenance et une certaine fierté.

Si apprendre comment son père est mort à la guerre est terrible, c'est encore pire quand on doit attendre des années pour savoir le sort d'un *porté disparu*. Ce fut le cas du fils d'un pilote de bombardier porté *manquant* en novembre 1943. Ce n'est qu'en mai 1947, trois ans et demi plus tard, que l'on retrouva enfin sa dépouille, quelque part en Allemagne. Son fils a voulu préserver le souvenir de ce père inconnu. Il a donc transcrit et photocopié tout ce qu'il a pu trouver d'écrits de son père ainsi que les télégrammes et lettres des autorités militaires depuis le moment de sa disparition jusqu'au moment où on retrouvera sa dépouille et en a tiré quelques cahiers qu'il distribue à ceux qui veulent perpétuer le souvenir de nos vétérans qui ont laissé leur vie outre-mer.

Pour les orphelins de guerre dont la mère s'est remariée peu après le décès de leur père, difficile de ne pas manifester davantage de loyauté envers leur père adoptif qui les a élevés, qu'envers leur père biologique, tout héros de guerre soit-il. À plus forte raison si de cette union sont nés d'autres enfants, à peine plus jeunes, élevés sous le même toit et considérés par les orphelins, à juste titre, comme leurs frères et sœurs à part entière. Souvent, dans de tels cas, aucune photo au mur ou sur un meuble ne rappelait la mémoire du disparu. Leur mère ne leur parlait pas souvent de leur père, mais les enfants voyaient bien que le deuxième mari n'aimait pas beaucoup cela.

Ce n'est souvent que rendus outremer par leurs propres moyens sur la tombe de leur père ou, dans le cas de Jacqueline Biéler, dans la cellule où son père fut emprisonné avant d'être exécuté, que ces adultes se sentent près de leur père pour la première fois, comme s'il y avait quelque chose de cosmique dans cette visite. J'ai eu la même sensation, en 1982, lorsque pour la première fois je suis allé sur la tombe de mon père, à Brookwood, en Angleterre.

Face au désintérêt actuel à peu près total d'Anciens combattants Canada et des historiens et autres praticiens des sciences sociales envers les orphelins de la Deuxième Guerre mondiale et leurs descendants, ce sont peut-être les médias qui ont le mieux aidé à les sortir de l'oubli à peu près total dans lequel ils sont plongés. Ce fut mon cas puisque j'ai été journaliste pendant 45 ans et j'ai donc pu parler souvent de mon père, de ma mère et du fait que j'ai été orphelin. Malheureusement, mon cas est exceptionnel.

L'*Ottawa Citizen* a été ému par le témoignage de Jacqueline Biéler à la recherche de la vérité sur son père fusillé par les Allemands en 1944. C'est toutefois une série publiée entre octobre et décembre 2008 dans le *Globe and Mail*, qui a attiré le plus l'attention, au Canada anglais à tout le moins, sur le drame vécu par les veuves de guerre et leurs enfants. Sous le titre de *Dear Sweetheart*, le quotidien torontois a publié quantité d'extraits de lettres d'un couple dont le mari était en garnison en Angleterre et qui finalement s'est fait tuer quelques semaines après le début de la campagne de Normandie. Le couple, qui s'était épousé en 1934, avait toujours été inséparable jusque-là. Après la mort du jeune lieutenant, sa veuve ne voulut jamais fréquenter un autre homme. Pour elle, le défunt demeura toujours le seul homme de sa vie jusqu'à sa propre mort, en 1999, à l'âge de 90 ans. Quelque temps après la mort de sa mère, sa fille prit l'avion et retourna à Benny-sur-Mer et déposa sur la tombe de son père, l'urne contenant les cendres de sa mère. À défaut d'avoir pu l'être dans la vie au lendemain de la guerre, le couple David Haggard-Audrey Macpherson était maintenant réuni dans la mort.

Mon vœu le plus cher est que les historiens et organismes qui ont recueilli les témoignages de vétérans cherchent maintenant à rencontrer le

plus d'orphelins possible afin de produire sur eux des études semblables à celles qui ont été faites, par exemple, sur la condition des femmes dans les usines de guerre. Je suis convaincu qu'il y a matière à étude par des historiens, universitaires ou non, ou encore des étudiants de maîtrise ou de doctorat. Et pas nécessairement en histoire. Des sociologues ou psychologues même aussi.

On a sorti de l'ombre les héros oubliés que furent les simples combattants sur les champs de bataille. Le temps me semble venu qu'on fasse de même avec leurs descendants.